

## Poèmes

Czeslaw Milosz

Volume 23, numéro 3 (135), mai-juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60278ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Milosz, C. (1981). Poèmes. *Liberté*, 23(3), 28-37.

## AU POLITICIEN

Qui es-tu l'homme — assassin ou héros  
Toi, que la nuit a élevé pour l'action.  
Entre tes mains le sort du vieillard et de l'enfant  
Et ton visage dissimulé  
Tel un golem face au monde

Réduiras-tu en cendres la ville ou la patrie ?  
Attends ! Tremble dans ton cœur ! Ne t'en lave pas les mains !  
Ne cède pas le verdict à l'histoire non accomplie !  
À toi le glaive et à toi la balance.  
Par dessus le soucis des hommes, l'espoir et la colère  
Tu sauves ou tu perds  
La république.

Tu es bon et parfois parmi les tiens  
Tu caresses la tête claire des enfants  
Mais si un million de familles te maudissent ?  
Gare à toi ! Que restera-t-il de tes bonnes journées ?  
Que restera-t-il de tes discours vigoureux ?  
L'obscurité arrive.

Dans ta main humaine, o combien humaine,  
Des villes bruyantes, et des champs, des mines et des navires.  
Regarde. Ta ligne de vie passera par ici.  
Trois fois béni  
Trois fois maudit  
Souverain du bien  
Ou souverain du mal.

## CAFÉ

De cette table au café  
Où les midis d'hiver scintillait un jardin de givre,  
Seul je suis resté.  
Je pourrais entrer, si je voulais,  
Et en tambourinant dans le vide froid  
Évoquer les ombres.

Avec incrédulité je touche le marbre froid,  
Avec incrédulité je touche ma propre main :  
*Cela* — cela existe, et je suis dans l'histoire qui va.  
Eux, ils sont enfermés déjà pour les siècles des siècles  
Dans leur dernier mot, leur dernier regard.  
Et lointains, comme l'empereur Valentinien,  
Comme les chefs Massagètes, dont on ne sait rien —  
Bien qu'il se soit écoulé une année à peine, deux ou trois années.

Je peux encore être bûcheron dans les forêts du Grand Nord,  
Je peux haranguer de la tribune, ou tourner un film  
Avec des moyens dont ils n'avaient pas idée.  
Je peux goûter aux fruits des îles océanes.  
Et avoir ma photo en costume de la fin du siècle.  
Eux, ils sont à jamais déjà comme les bustes en jabot et en frac  
D'un Larousse monstrueux.

Mais parfois, quand le crépuscule teint les toits d'une rue pauvre  
Et que je m'attarde à regarder le ciel, je vois, là, dans les nues,  
Une table qui titube. Le garçon tournoie avec le plateau,  
Et ils me regardent en pouffant de rire.  
Car je ne sais pas encore comment on meurt de main d'homme.  
Eux savent, ils savent très bien.

*J.K. et R.M.*

## CHANSON DE LA FIN DU MONDE

Le jour de la fin du monde,  
L'abeille tourne au-dessus de la capucine,  
Le pêcheur répare le filet luisant.  
Les joyeux dauphins bondissent dans la mer,  
Les jeunes moineaux s'accrochent aux goutières,  
Et le serpent a la peau dorée, comme avant.

Le jour de la fin du monde,  
Les femmes vont par les champs sous des ombrelles,  
L'ivrogne s'endort au bord du gazon,  
Les marchands de légumes dans la rue appellent,  
Et le bateau à voile jaune s'approche de l'île ;  
Dans l'air s'allonge le son du violon  
Qui fait s'ouvrir la nuit étoilée.

Et ceux qui s'attendaient au tonnerre et aux éclairs  
Sont déçus.  
Et ceux qui s'attendaient aux signes et aux trompettes des Anges  
Ne croient pas que le Jour soit venu.  
Tant que le soleil et la lune sont là-haut,  
Tant que le bourdon hante la rose,  
Tant que naissent des enfants roses,  
Personne ne croit que le Jour soit venu.

Seul un petit vieux, qui serait prophète,  
Mais pris par autre chose il ne l'est pas,  
En liant ses tomates répète :  
D'autre fin du monde, il n'y en aura pas,  
D'autre fin du monde, il n'y en aura pas.

## DEVOIR

Dans la crainte et le tremblement, je pense que j'aurais  
accompli ma vic  
 Seulement si je parvenais à une confession publique  
 Qui dévoilerait l'imposture, la mienne et celle de l'époque :  
 Il nous était permis de répondre par le coassement des nains et  
des démons,  
 Mais les mots purs et nobles restaient interdits  
 Sous une peine si sévère que celui qui en prononçait un seul  
 Aussitôt se jugeait lui-même perdu.

*J.K. et R.M.*

## DON

Jour si heureux.  
 Le brouillard était tombé tôt, je travaillais au jardin.  
 Des colibris s'arrêtaient au-dessus de la fleur du chèvrefeuille.  
 Il n'y avait rien sur terre que j'aurais voulu posséder.  
 Je ne connaissais personne qui aurait valu d'être envié.  
 Le mal qui était advenu, je l'oubliais.  
 Je n'avais pas honte d'être celui que je suis.  
 Je ne sentais dans mon corps nulle douleur.  
 En me redressant, je voyais la mer bleue et les voiles.

*J.K. et R.M.*

## BONHEUR

Quelle chaude lumière ! Dans la baie rose  
 La pinède des mats, le repos des cordages  
 Dans la brume du matin. Là, où dans les eaux de la mer  
 Se fond la rivière, près d'un petit pont, le son d'une flûte.  
 Plus loin, sous une voûte de ruines antiques,  
 On voit marcher de minuscules figures,  
 L'une a un foulard rouge. Il y a des arbres,  
 Des tours, et des montagnes d'aube.

*J.K. et R.M.*

## À TADEUSZ RÓZEWICZ, POÈTE

Tous les instruments s'accordent dans la joie  
Lorsque le poète entre au jardin de la terre.  
Quatre cents fleuves azurés ont travaillé  
À sa naissance et le ver à soie  
A tissé pour lui ses nids scintillants ;  
L'aile corsaire de la mouche et la tête du papillon  
Se sont formées en pensant à lui  
Et le bâtiment étagé du lupin  
A éclairé pour lui l'ombre nocturne à la lisière du champ.  
Alors, tous les instruments se réjouissent  
Enfermés dans les coffrets et dans les jarres de verdure  
Jusqu'à ce qu'il les touche et qu'ils résonnent.

Gloire à la région du monde qui fait naître le poète !  
La grande nouvelle court sur les eaux près du rivage  
Sur la dalle embrumée de la mer, là où nagent les mouettes  
endormies.

Et plus loin, là où tangent et roulent les navires  
La grande nouvelle court sous la lune montagnaise.  
Elle montre le poète à sa table de travail  
Dans une chambre mal chauffée, dans une ville peu connue  
Quand l'heure sonne à la tour de l'horloge.

Sa demeure est dans l'aiguille du pin, dans le cri de la biche  
Dans l'explosion des étoiles et dans la main de l'homme  
L'horloge ne mesure pas son chant. L'écho,  
Comme l'antiquité de la mer dans une conque,  
Ne se tait jamais. Le poète dure. Formidable  
Est son chuchotement qui soutient les hommes.  
Heureuse est la nation qui a le poète  
Car dans l'adversité elle ne marche pas silencieuse.

Seuls les rhéteurs n'aiment pas le poète.  
Assis sur des chaises de verre ils déploient  
De longs rouleaux et riment noblement ;  
Mais autour d'eux retentit le rire du poète.  
Et sa vie n'a pas de terme.

Ils sont irrités. Ils savent que leurs chaises voleront en éclats  
Là où ils étaient assis ne poussera  
Nul brin d'herbe. Cercle de soufre brûlé,  
Rousse poussière stérile. Une fourmi le contournera.

W.K.

## OECONOMIA DIVINA

Je ne pensais pas devoir vivre un moment si singulier.  
 Que le Seigneur des hauts rochers et du tonnerre,  
 Le Dieu des Armées, Kyrios Sabaoth,  
 Humilierait douloureusement les hommes,  
 Leur ayant permis d'agir à loisir,  
 Les laissant conclure et ne disant rien.  
 Ce fut un spectacle sans parenté, à vrai dire,  
 Avec les cycles séculaires des tragédies royales.  
 Routes sur piliers de béton, villes de verre et de fonte,  
 Aéroports plus étendus que les états tribaux,  
 Soudain privés de principe, se désintégrérent.  
 Non pas en rêve mais en réalité : car soustraits à eux-mêmes  
 Ils duraient comme dure seulement ce qui ne doit pas durer.  
 Des arbres, des pierres des champs, des citrons même sur la table,  
 La matière s'échappa et leur spectre  
 Se révéla un vide, un nuage sur un négatif.  
 Déshérité de ses objets fourmillait l'espace.  
 Partout était nulle part et nulle part, partout.  
 Dans les volumes les lettres s'argentaient, vacillaient, disparaissaient.  
 La main ne pouvait pas tracer le signe du palmier, le signe du  
 fleuve, le signe de l'ibis.  
 Au tumulte des langues nombreuses, le langage fut proclamé  
 mortel.  
 On interdit la plainte, car elle se plaignait à elle-même.  
 Atteints par un tourment obscur les hommes  
 Jetaient leurs vêtements sur les places pour que leur nudité  
 appelle le jugement.  
 Mais en vain ils imploraient la terreur, la pitié ou la colère.  
 Trop peu fondés  
 Étaient le travail et le repos  
 Et le visage et les cheveux et les hanches  
 Et toute existence.



## TROIS CAUSERIES SUR LA CIVILISATION

## II.

Oui, c'est vrai, le paysage a un peu changé.

Où il y avait des forêts, maintenant les poires des usines et des  
citernes.

Près du pont où se déverse le fleuve, nous nous bouchons le nez,  
Dans ses eaux courent le pétrole et le chlore et les composés du  
méthyle,

Sans parler des sécrétions des Livres d'Abstraction :  
Excréments, urine et sperme mort.

Une grande nappe de couleur artificielle empoisonne les poissons  
dans la mer.

Où les roseaux et la jonchère couvraient le rivage de la baie,  
Restent la rouille des machines fracassées, des cendres et de la  
brique.

Les poètes anciens nous parlaient de l'odeur du sol  
Et des sauterelles. Désormais nous contourmons les champs.  
Traversons au plus vite la zone chimique des cultivateurs.  
L'insecte et l'oiseau : exterminés. Au loin un homme qui

s'ennuie  
Entraîne la poussière derrière son tracteur, un parasol ouvert  
contre le soleil.

Que regretter alors ? le Tigre ? le Lion ? le Requin ?

Nous avons créé une autre Nature à l'image de la première  
Pour ne pas croire au moins que nous vivons en paradis.  
Peut-être lorsqu'Adam se réveilla dans le jardin

Les animaux se léchaient-ils la gueule et bâillaient amicalement  
Et leurs crocs, leur queue fouettant leurs flancs,  
N'existaient qu'au figuré, et la pie-grièche écorcheuse,  
Plus tard, beaucoup plus tard, appelée Lanius Collurio  
N'empalait pas les chenilles au prunellier.

Mais hors cette époque, ce que nous savons de la Nature  
Ne témoigne pas en sa faveur. La nôtre n'est pas pire.  
Alors, s'il vous plaît, assez de lamentations.

*J.K. et P.N.*

## LE TOMBEAU DE LA MÈRE

## I.

Un petit globe argenté se déplace et les planètes  
Tournent sur une piste électronique  
Autour du soleil de l'atome. Mais pour nous  
Toujours un seul point sur la terre  
Revient dans un rêve insensé  
Lorsque les mannequins au cou de bois,  
Sans tête, mènent la danse, ou que les chiens  
Sautillent sur leurs pattes de bois sculpté.  
Entre la mémoire qui inquiète  
Car elle dit : le passé est invincible,  
Et l'oubli qui est une offense  
À nos conceptions de la bonté puissante,  
Nous vivons chancelants, tandis que précipitamment  
Comme des mouches dans la lumière de lampes perpétuelles  
Un électron en croise un autre dans le vide.

## II.

O qu'elle gronde en ces nuits d'automne  
La mer à l'embouchure de la Vistule. Le tonnerre  
Emplit la plaine étale sous les rangées de saules  
Et le vent du nord peigne les herbes sèches.  
Dans les broussailles halète et tombe par morceaux  
Le verre des fenêtres brisées d'une église morte.  
Lavés par les gouttes lourdes de la pluie  
Des boucliers longs et massifs  
Renvoient aux nuages des signes effacés  
Tout près du lieu où s'unissent  
La terre et les restes de celle qui m'a mis au monde.  
La solitude éternelle, le cri des oiseaux migrateurs,  
Et le souffle de la mer, sourd et incessant.

## LES MOTS

Comme si bredouillés dans l'air,  
déplacés à la pelle, mesurés par tons, des mots  
il restait quelque chose. Mais le son anéantit le son  
et au milieu du vacarme se fait le silence.  
Relevons qu'il y avait en lui une sorte d'indifférence.  
Il aimait boire et causer, mais quand les femmes savantes  
lui reprochaient de ne rien envoyer aux éditeurs, il riait.  
Il préférait ces parages, car la violence primordiale  
se suffit à elle-même et l'aboïement des phoques  
est ce qu'il est. La vie administre la mort,  
le flux se change en écume. Autant d'illusions de moins.  
C'était comme dans un pays lointain, très lointain  
de son enfance, quand il ignorait tout  
des types qui voulaient sauver leur moi  
toutes les nuits, à la chandelle, mot par mot.